

CHANSON.

AIR—*Un jour maître Corbeau.*

PAR BAZILE PINOUCHE ET FLAMBANT LADOUCINE

PINOUCHE.

Messieurs, vous connaissez le candidat Guimond,
Que j'appui' de mon bras en cette élection,
Un bon congréganiste, un brave franciscain,
Qui pourrait nous donuer à tous un bon coup d'main.
Sur l'air du tra la la la.

LADOUCINE

Il n'est guère éloquent; mais possédant du flair,
Il veut se faire aider par son ami Nazair'.
Il dit aux électeurs dont il veut le soutien,
Venez et vous verrez un beau grand coup demain.
Sur l'air du tra la la la.

PINOUCHE.

Il n'est pas comm' Thibault, messieurs les électeurs,
Bien qu'ils soient tous les deux très bons conservateurs.
Guimond aime le Grec et Thibault le Latin,
L'un fait sentir ses pieds, l'autre sentir sa main.
Sur l'air du tra la la la.

LADOUCINE.

Puisque je suis, messieurs, à dir' ses qualités,
Il n'aime rien autant que les Sociétés,
Il est l'ami de Domme et je suis bien certain
Qu'ils doivent l'un à l'autr' s'donner un bon coup d'main.
Sur l'air du tra la la la.

PINOUCHE.

Si il arrivait un jour à la Corporation,
Il voterait pour toute amélioration.
Jamais il ne dirait: nous verrons ça demain,
Mais courage, de suite, vite, allons, un coup d'main!
Sur l'air du tra la la la.

LADOUCINE.

Il dit aux électeurs du grand faubourg Québec:
Je ne suis pas, messieurs, comm' Thibault, fort en bec.
Ma parole aujourd'hui ne coule pas en plein,
Mais soyez convaincus qu'ell' coul'ra beaucoup d'main.
Sur l'air du tra la la la.

PINOUCHE.

Messieurs les électeurs d'la vill' de Montréal,
J'entreprends d'agiter le corps électoral,
Et sans vous étonner de mon projet soudain,
Donnez-moi pour m'élire un bon petit coup d'main.
Sur l'air du tra la la la.

PINOUCHE.

Si je montre, messieurs, une si noble ardeur,
C'est que j'veux ébranler la masse des électeurs
Pour que le jour du vote ils comprennent tous bien
Qu'ils doiv'nt absolument me donner un coup d'main.
Sur l'air du tra la la la.

LADOUCINE.

Messieurs, si j'avais su ce qu'est tout ce branl'-bas,
Je ne me serais pas fait porter candidat.
Mais puisque me voici dans ce maudit pétrin,
Je compte sur vous tous pour avoir un coup d'main.
Sur l'air du tra la la la.

PINOUCHE.

Donc, ne m'en voulez pas si je viens aujourd'hui
Me présenter à vous, demander votre appui.
Électeurs, croyez-moi, doux serait mon destin,
Si je pouvais un jour prendr' vos affair's en main.
Sur l'air du tra la la la.

LADOUCINE.

Si quelque cabaleur lui dit je n'ai rien pris,
Je voudrais prendr' quequ' chose donnez-m'en donc le prix;
Il répond, en riant, et lui prenant la main.
Mon cher, je vous donn'rai un bon p'tit coup demain.
Sur l'air du tra la la la.

C. RED.

— Oui-da ! fit Montpezat, et vous aviez de ces nids de poison dans vos cuisses, vous... ? Oh ! si jamais je prends de ces suletés-là à mon bord, les coqs auront des genévives, et on verra les étoiles en plein midi.

Des serpents venimeux, des naga, ha-ga, waga, est-ce que je sais ? Le diable vous emporte !

— Je n'ai pas eu le temps, avant le départ, répondit l'Indien, de leur arracher de la bouche les crochets qui les rendent redoutables, mais, si je les trouve cette fois je le ferai.

— Vous ? et comment ?

L'indien montra ses mains et dit :
— Avec mes doigts !

Katchar avait prononcé ces mots d'un ton très simple comme s'il eût promis d'accomplir la chose la moins périlleuse du monde. Le capitaine songea au courage souriant de Placial devant les lions, et il se dit que ces deux hommes intrépides se valaient réellement l'un l'autre.

Voilà qui me rassure un peu, fit-il si je puis être rassuré. Mais quelle terreur parmi les passagers, s'ils soupçonnaient !... Ah ! sacrée traversée, va donc, pas un mot, pas une confidence, rien, et ce que vous me direz de faire, je le ferai. Comme tout à l'heure, vous commanderez et j'obéirai, tonnerre de chien !

— Mettez dans l'entrepont, dit Placial, des jattes de lait dans les coins et des hommes en sentinelle tout auprès, la carabine armée. Que les hommes d'équipage vous fassent le serment de ne rien révéler aux passagers et organisons une chasse dans les flanes du navire. Nous les trouverons bien, que diable, ces serpents !

— Il faut bien les trouver, répondit Montpezat.

Katchar, l'œil embrasé d'un feu sombre, rêvant, comme poursuivant une pensée étrange.

Ce que Placial avait conseillé fut fait. Les matelots avertis jurèrent de garder le secret, et alors dans l'entrepont obscur de ce navire, dans les coins sombres et effrayants, ces hommes, officiers et gens d'équipage, la hache et la lanterne à la main, pâle, le cœur battant plus fort que s'il se fût agi de monter à l'abordage, cherchaient derrière les tonneaux, les caisses, les cordages, ces serpents tapis dans l'ombre et qui, venimeux et invisible, lentement pouvaient se glisser par les fissures jusque dans les cabines des vivants et mordre au cou les passagers.

Rien n'était plus effrayant que cette chasse silencieuse.

Point de bruit : les passagers prenaient l'air sur le pont et se racontaient, rassurés maintenant, l'aventure terrible de la mort des lions. La chanteuse d'opérettes lançait gaiement quelque couplet au-dessus des vagues. Et, durant ce temps, dans l'obscurité du bateau, semblaient à des fantômes, des hommes, désespérés de ne rien trouver, continuaient la chasse aux reptiles.

Un matelot Lemagen, de Chebourg, disait tout haut :

— J'aimerais mieux cent fois monter à l'abordage avec des canons crachant partout du fer ! Des serpents ! Br ! autant vaut le diable !

Des heures, de longues heures avaient ainsi passé.

A CONTINUER

QUARTIER ST. JACQUES

Votez de bonne heure, LUNDI MATIN, pour OLIVIER ROBERT, Ecr., le candidat populaire.

LE CANARD.

MONTRÉAL, 28 FÉVRIER 1880

Le "Canard" paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par an, ou 25 centins pour six mois, strictement payable d'avance. On le vend aux agents huit centins par douzaine, payable tous les mois.

Plusieurs de nos agents ont répondu à l'appel que nous leur faisons dans notre dernier numéro. Nous les en remercions et nous espérons que les autres en feront autant bientôt.

GODIN, MONDOU & CIE.

Correspondance de M. Jean Laribandelle.

Mon cher CANARD,

Comme je vois que tu n'as pas d'écrivain à Québec qui puisse te tenir au courant de ce qui se passe dans la capitale, je t'offre mes services, que tu accepteras si tu veux. Je me fiche de toi comme de l'an quarante, si tu les refuses.

Voulant puiser de bons renseignements, je me mis en frais de connaissance avec les principaux employés du gouvernement. Je me rendis donc chez Sauviat, car c'est là, comme tu sais, que les gros casques et les grosses tuques vont boire à la sourdine. Ce restaurant est à la main; les employés du département du secrétaire Pâquet, surtout, sont surveillés d'une manière particulière.

Pâquet ne peut pas sentir l'odeur du gin, et il a averti tous ses employés que serait destitué celui qui sentirait le whiskey lorsqu'il viendrait lui parler. Mais revenons chez Sauviat. En entrant, j'y rencontrai un français, expédié ici par une bombe lors du bombardement de Paris, sous la Commune. Je l'invitai à prendre un coup, et mon verre — je veux dire son contenu — était à peine rendu dans les profondeurs de mon intérieur, que nous étions amis comme Chapleau et Sénécal. On sortit tous deux bras dessus, bras dessous, et j'appris bientôt que c'était un aristo à fine herbe; c'était ni plus ni moins que le jardinier de Spencer Wood. C'était mon homme. Il m'emmena avec lui, et, compères, compagnons, nous arrivons bientôt à Spencer Wood. Comme Théodore était allé à la Baie des Chaleurs, se faire présenter des adresses par les Miames de Mission Point, on monta de suite au salon. Cré tonton d'une pipe que c'est beau ! Ma foi d'croquesnoie, c'est du miro-